

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 52

Artikel: Un nid de fripons : [suite]
Autor: Loudier, Sophronyme
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187268>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« c'est avec honneur que je viens célébrer avec vous l'arrivée à la première charge de la Confédération d'un citoyen vaudois, notre ami, M. L. Ruchonnet, etc., etc. »

Quand il a fini, les bravos éclatent de toutes parts et l'on entonne le traditionnel : « Qu'il vive, qu'il vive, qu'il vive et soit heureux ! »

La glace est brisée; un deuxième orateur succède au premier; tout en l'écoutant, observons un personnage qui est dévoré de l'envie de se faire entendre, mais qui n'ose pas se présenter lui-même! Le voyez-vous aller d'un ami à un autre?

— Dis-donc, Frédéric, il n'a rien dit de telle affaire dans son discours, ne trouves-tu pas que l'on devrait faire ressortir ce point?

— C'est vrai.

A force d'adresser la même question à divers assistants, il finit par en trouver un qui ajoute :

— Eh bien, ne sais-tu pas dire un mot toi-même?

— Crois-tu ?... c'est que je n'aime pas me produire.

— Comment donc, quand on cause comme moi!

— Enfin, si tu crois. Et voilà notre homme qui demande la parole :

— « Citoyens, dit-il, à la demande générale de mes amis, je me vois forcé, pour les contenter, de venir vous dire que, etc. »

Et ainsi de suite, les discours alternent avec les chansons, et bientôt tous veulent causer ou chanter à la fois; il n'y a que le premier pas qui coûte.

Mais l'horloge de la salle, qui ne s'est pas arrêtée pour tout ça, murmure à l'oreille droite de notre syndic : « Dis-donc, l'ami, c'est bientôt le moment de rentrer à la maison, sinon, tu sais, la Louise ne sera pas contente. » — Bah! lui souffle dans l'oreille gauche l'envie de rester, encore un moment, on ne nomme pas tous les jours un citoyen vaudois président de la Confédération !! »

Et le lendemain :

— Tu es joli! disait la Louise à son homme, tu en as bien de plus, n'est-ce pas, et ton président aussi!... Je te l'avais bien dit, mais tu ne veux jamais m'écouter... Allons, viens boire le café pour te remettre.

V.

L'an 1882.

Delon que vint, à picolon dè la miné dào matin, quand lo saint à Sylvestre arà veri lo folliet dè l'aremana, tot sarà de: l'an quattro veingt houitantè dou sarà parti po lo vilhio temps, redjeindrè lo pétaïru à bassinet, lè demi-pots, la cadenetta et lo catsimo d'Osterva. Lo vouaïque don bintout lavi, cé an qu'a été, coumeint ti lè z'autro, bon et crouïo, kâ se lài a z'u dè la guerra et dâi z'inondachons, n'ein z'u 'na boune annâie dè fein et dè tserfouliet, et ào bet dào compto, cein n'a diéro tsandzi dein stu bas mondo.

Ora po cein qu'ein est dè la politiqua dâi grands pays tandi l'annâie, vaitsé lo principat:

Ein Russie, cein n'est rein tant bin z'allâ. Lo pourro empereu est tot coumeint se l'étai à capiâti, kâ n'ousè rein tant sailli dè dzo, rappoo à clliâo tsaravoutès dè nialistes, qu'on lão dit dinsè po cein que sont coumeint lè nialès dein lo bon fromeint, et qu'ont djurâ que lo faut has. Cé empereu a on

bon gadzo, se vo volliâi, et dè bio savâi que lái tint; mà à sa pliace, demandérâ mon condzi et mettré on avi su la folhie po mè tserts oquie d'autre.

Lo *Moustaphâ* n'est qu'on bracaillon; kâ tot ein faseint boun' asseimblant ài *Godem*, l'est bin li qu'anixâvè Arabi contre leu: et ora qu'Arabi a éta prâi coumeint 'na mayeintse dein onna dzéba, lo Surtan vâo pas que sâi de dè s'ein ètrè mécliâ. L'est onna route.

L'Autriche et *l'Etalie* n'ont pas fê grand pussa sti an. Doint que lo valet à Vito à Manuvet est on crâno zigue que laissè ti les z'Etaliens sè pomblia dè poleinta et dè macaroni.

Bismark est adé fermo quie. Sè fâ vilhio, et s'est laissi crêtrè tota sa berbitche. Dein ti lè cas, sè faut adé démaufiâ dè li, kâ l'est on fin retoo, qu'a lo diablio po recoulâ lè bouennès à l'Allemand et po fère tsandzi la jographie. Sarâi-te petétrè d'accôo avoué Ulysse Guinand ?

La fenna à *Foncet* a bouébâ y'a on part dè dzo, de 'na demi-batz, et lè z'Espagnolets sè préparont po lo batsi.

Lè z'*Anglais* sont adé lè mémo. L'ont adé oquie à fotemassi decé, délé; et portant l'ont prâo à retoodrè per tsi leu. Lâi a on certain Parnet, dè pè l'Irlande, que l'ont fotu frou dâo Grand Conset on dzo, que lè z'eimbetè, kâ voudrài coumeint clliâo dè Lutry, on 23^e canton; mà la Vitorine ne vâo pas ein ourè parlâ.

Ein *France*, cein ne va rein tant bin. Tsandzont quasu asse soveint dè gouvernemant què dè tsemise; lè z'ovrâi font dâo grabudzo; lè z'incourâ ne sont pas conteints; clliâo dè pè Marseille sont ein procès avoué l'Ugénie; Gambetta s'est estropiâ ein vòlieint teri on étairu; et na pas s'accordâ po criâ: Vive la république, tsaquie parti ne fâ què ruailâ: à moi l'os.

La *Suisse* n'a rein fê tardî sti an que dè refredounâ: refredon po la loi su lè maux dè yeintro; refredon po clliâo dâi novés mécaniques à rasâ et autre que sont pas onco einveintâ, et refredon po lo régent fédéral. Cé refredon ào référandon, l'est on espèce dè sabot què les citoyeins mettont ào tsai dè l'Etat quand clliâo que conduisont vont trào rudo. S'on ne met què lo sabot, n'ia pas grand mau; mà lo diablio l'est quand y'ein a que font einreimblâ ein faseint caludzi lo tsai dein lè vilhio roussins iô lè ruès s'enfoncent tant qu'ai z'abots. Enfin, po l'an que vint, faut espérâ que l'âodrà mi; que lè z'accouâti accouliéront pe balameint, et que lè patets n'einriyéront qu'avoué la mécanique; et s'on vâo que l'annâie 83 sâi bouna po la Suisse, ne tint qu'à no: n'ein qu'à no bin accordâ.

4

Un nid de fripons.

Il faisait un froid glacial au moment où les voyageurs mirent pied à terre sur le quai de la gare d'arrivée. La lune, dans son dernier quartier, se trouvait cachée par d'épais nuages; la cloche de l'église appelait au temple les fidèles pour les offices de la nuit.

— Comment, Louis n'est pas là avec ma voiture? s'écria Madame d'Omerley.

— Nous irons à pied, répondit Gérard; c'est l'affaire de cinq minutes.

— Votre dépêche ne lui enjoignait donc pas de venir nous attendre ici?

— Je crains d'avoir omis cette recommandation.

— Décidément, murmura à voix basse Madame d'Omer-

ley, cette équipée touche au ridicule et mon gendre n'est qu'un sot doublé d'un fantasque.

— Alors, nous sommes condamnés à marcher jusqu'au château ? reprit-elle à voix haute.

— Il le faut bien, ajouta tante Clotilde en soupirant.

— En route ! cette course, d'ailleurs, rentre dans mon programme, poursuivit Gérard.

Au lieu de suivre la voie la plus directe, M. de Nolis s'engagea dans un chemin de traverse qui aboutissait à l'extrémité du jardin.

— Où donc nous conduisez-vous ? dit Madame d'Omerley, de plus en plus surexcitée par la contrariété ; vous nous menez directement chez ma sœur ?

— C'est bien là, effectivement, où je vous conduis.

— Chez-moi, à cette heure ? s'écria Mademoiselle de Lhérit toute surprise.

— Oui, pour quelques instants seulement.

La mère de Faustine, ou tout le monde, pour mieux dire, commençait à croire que M. de Nolis perdait la tête.

On arriva chez tante Clotilde : la flamme d'une allumette, frottée contre le mur par Gérard, ayant permis de distinguer tant bien que mal les objets, chacun prit un siège ; l'allumette éteinte, l'obscurité la plus complète régna dans l'appartement.

— Les ténèbres sont-elles aussi comprises dans votre programme ? demanda Madame d'Omerley à son gendre, d'un ton irascible qu'elle ne savait plus contenir.

— Précisément.

— Ah ! tenez, Gérard, vous me forcez à vous le dire : vous devenez insupportable.

— Un sourire effleura les lèvres du mari de Faustine.

— Que voulez-vous, chère mère, reprit-il avec bonhomie, l'homme n'est pas parfait !

— Devons-nous encore, par surcroit, passer la nuit sur ces fauteuils ?

— Non ; votre supplice va cesser dans quelques minutes, quand sonnera minuit.

— Que va-t-il advenir alors ?

— Vous saurez si vous avez la perle des domestiques ou de vulgaires larbins.

Maintenant, poursuivit Gérard, je réclame de vous le silence le plus absolu et le moins de bruit possible ; voyez, écoutez, mais laissez-moi agir seul.

— Vous nous faites trembler, en vérité.

— Nous rirons demain, il y aura donc compensation.

Minuit sonna.

M. de Nolis se leva, gagna le fond du jardin, et, suivit des siens, arriva jusque sous les murs du château. — Ouvrant discrètement une porte de sortie qui donnait dans la cave, il descendit les marches avec précaution et respirant à peine : tout le monde étant entré, il referma celle-ci. — Prenant, pour la guider, la main de sa belle-mère, il gravit avec elle l'escalier qui communiquait à la cuisine ; une porte vitrée laissait pendant le jour pénétrer la lumière du dehors dans cette partie de la maison ; cette nuit-là deux bougies brûlaient sur la table, au milieu d'un amas d'assiettes et de plats aux trois-quarts vides ; dans la salle à manger voisine, on entendait un bruit de voix confus et des éclats de rire interminables.

— Que signifie ce remue-ménage ? demanda à mi-voix la châtelaine de l'Isle-Adam.

— Vous allez voir, répartit Gérard.

Poussant la porte, il entra avec ses suivants dans la cuisine ; puis, s'avancant dans le corridor, il fit signe à ceux qui l'entouraient de jeter un coup-d'œil sur l'ouverture vitrée par laquelle, ordinairement, on passait les plats devant paraître sur la table.

A l'intérieur de la salle, le coup-d'œil méritait de fixer l'attention :

La table, richement servie il y a une heure, laissait voir alors ce désordre qui suit toujours un festin : des bouteilles à moitié vides, des flacons aux trois-quarts remplis de liqueurs, des verres de toute forme et de

toute grandeur, groupés ça et là sans symétrie, la nappe maculée par les écarts d'une main maladroite, tout annonçait que les convives avaient copieusement réveillonné.

Ces convives étaient les domestiques du château.

(A suivre.)

Un joli cadeau. — Parmi les innombrables étrennes qui vont se distribuer, les livres entrent pour une large part ; aussi, en ami sincère de notre littérature nationale, venons-nous en recommander un tout particulièrement : c'est le charmant volume que vient d'édition M. L. Vincent, dans lequel sont réunies sous le titre : SCÈNES DE LA VIE CHAMPETRE, quatre nouvelles d'un écrivain Gruyérien, mort jeune encore, P. Scioberet. Le Dernier Servant, le Père Samson, l'Esprit de Tzuatz et Marie la Tressouse, sont des écrits dans lesquels la plume de l'auteur a été des plus heureuse, et où l'attribution du roman et de contes animés d'une teinte mystérieuse, s'allie avec bonheur à la description fidèle et pittoresque des mœurs et des scènes alpestres. — En vente dans toutes les librairies. Prix 3 francs. — Le bureau du Conteur se charge d'expédier ce volume en remboursement à ceux de ses abonnés qui lui en feront la demande.

Recettes. — A cette époque de l'année, où dans beaucoup de familles on s'accorde quelques mets de fantaisie, ces deux recettes ne seront point dédaignées de nos lectrices :

Crème sambaglione. — Prenez 10 jaunes d'œufs et 4 verres de vin blanc, 100 grammes de sucre et un peu de canelle ; mettez le tout dans une casserole sur le feu ardent, et remuez en tournant très vite jusqu'à ce que la mousse ait rempli la casserole. Servez de suite.

Glace à la crème de vanille. — Mettez dans une casse-role de cuivre 125 grammes de sucre, une gousse de vanille, 8 jaunes d'œufs, mélangez bien le tout ; ajoutez un litre de bonne crème, placez sur le feu et tournez, jusqu'à ce que la crème reste à la cuillère, — sans pourtant laisser bouillir ; — laisser refroidir et faire glacer.

Les engelures. — Voici encore quelques conseils sur la manière de traiter ce mal, qui n'a rien de grave en lui-même, mais qui est très ennuyeux pour beaucoup de gens.

S'il s'agit d'un simple gonflement, accompagné d'une rougeur et d'une démangeaison, il faut badigeonner les parties malades avec de la teinture de benjoin. On peut également traiter les engelures par des émollients : bains d'eau de son ou de guimauve. Si une ulcération s'est produite, il est nécessaire de préserver la peau du contact de l'air. On peut alors faire des pansements avec du cérat opiacé ou avec la préparation suivante :

10 grammes teinture de benjoin ;

10 grammes d'alcoolat de floravent ;

10 grammes d'extrait de Saturne.

On mélange en agitant fortement et l'on conserve dans un flacon ou un petit pot. Pour s'en servir, on l'emploie comme une pommade, et après avoir laissé sécher sur les mains pendant quelques minutes, on recouvre d'un linge ou l'on met des gants.

Pour les gercures des mains, le meilleur traitement est d'enduire la peau de cérat ou de cold-cream et de mettre des gants pendant la nuit.

THÉÂTRE. — Dimanche 31 décembre : **Un pied dans le crime**, vaudeville en 3 actes. **Les Dominos roses**, comédie en 3 actes.

Lundi 1^{er} janvier : **Les Boussigneul**, vaudeville en 3 actes, et **Les 37 sous de M. Montaudoin**, comédie-vaudeville. — Rideau à 7 1/4 heures dimanche et 8 heures le jour de l'an.